

Bulletin d'histoire politique

Richard, Béatrice, La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe, Montréal, VLB Éditeurs, 2002, 205 p. (coll. Études Québécoises)

Sébastien Vincent



Volume 11, Number 2, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060614ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060614ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vincent, S. (2003). Review of [Richard, Béatrice, La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe, Montréal, VLB Éditeurs, 2002, 205 p. (coll. Études Québécoises)]. *Bulletin d'histoire politique*, 11(2), 203–206.
<https://doi.org/10.7202/1060614ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Richard, Béatrice, *La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB Éditeurs, 2002, 205 p. (coll. Études Québécoises)

Quels souvenirs la Seconde Guerre mondiale a-t-elle laissés dans la mémoire collective des Québécois francophones de souche? La crise de la conscription de 1942? La sous-représentation des francophones dans l'armée? Certes, mais aussi, et surtout, le terrible échec du raid de Dieppe.

C'était il y a soixante ans. À l'aube du 19 août 1942, les troupes canadiennes prirent d'assaut ce petit port de la Manche occupé par les Allemands. Le choc fut terrible, la bataille dévastatrice, traumatisante. Le bilan de l'opération *Jubilee* fut très lourd: des quelques 4963 Canadiens impliqués, dont environ 600 québécois francophones servant dans les Fusiliers Mont-Royal, 3367 moururent ou furent faits prisonniers. C'est énorme si l'on considère que près de 1000 des survivants n'ont même pas pu débarquer tellement la riposte allemande fut puissante... Le raid de Dieppe est vite devenu un «*symbole douloureux dans la mémoire canadienne*» (p. 20). Un symbole qui a révélé les zones de fractures de notre société. Dieppe est apparu comme un *lieu de mémoire*, un mythe national englobant encore peu étudié par les historiens canadiens.

C'est pour combler ce vide historiographique que Béatrice Richard s'est livrée à la *radioscopie* du mythe de Dieppe. L'objectif de l'historienne est de comprendre «*comment la société québécoise francophone a sanctionné depuis cinquante ans la mémoire de sa participation militaire à la Deuxième Guerre mondiale*» (p. 21) à travers le prisme de l'opération *Jubilee*. Pour ce faire, elle analyse trois vecteurs de la mémoire collective québécoise entre les années 1942 et 1995: les journaux (*La Presse*, *Le Devoir*, *Le Canada*), les manuels scolaires et les œuvres littéraires abordant le thème de la guerre¹. Elle accorde aussi une belle place à la «*mémoire vive*» du raid en donnant la parole à une quinzaine de survivants des plages. Cela donne un dernier chapitre fort touchant.

À partir de cet intéressant corpus, l'historienne veut faire «*une histoire au second degré*», une histoire qui recourt à l'angle politique et social afin de cerner l'évolution du discours des Canadiens français portant sur l'opération, sur le sens qu'ils donnent à cet événement, sur les aspirations sous-jacentes à ce discours et sur les conséquences de ce discours sur la mémoire québécoise.

Comment le discours sur Dieppe a-t-il évolué? Le mythe prit forme dans les journaux. Ceux-ci soulignèrent d'emblée la nécessité de l'opération et

l'héroïsme des soldats, en particulier celui des Canadiens français pourtant minoritaires. La propagande fédérale voulut récupérer le «sacrifice» pour mousser le recrutement et augmenter la vente des Bons de la Victoire. Lorsque parut quelques semaines plus tard le bilan des victimes, la machine à rumeurs s'emballa. L'opération a-t-elle été un carnage inutile, une opération nécessaire ou une boucherie canadienne-française? Ainsi naquit le mythe de Dieppe.

De 1945 à 1959, Richard parle de «*l'impossible commémoration*». Désir d'oublier, passé trop proche pour résonner d'une symbolique commémorative, on parla peu de la guerre au Québec, sinon de façon marginale et discrète. Les manuels d'histoire québécois rédigés alors par des membres du clergé se firent plus deserts. Ils firent deux récits antagonistes: certains auteurs se rangèrent derrière l'Angleterre; d'autres désapprouvèrent l'engagement militaire canadien en présentant la conscription comme une trahison nationale (p. 78). Décidément, la participation militaire canadienne n'a pas fait l'unanimité au sein du milieu cléricale! Quant à la littérature guerrière de ces années, force est de constater la disproportion entre l'importance de la Seconde Guerre et son «*faible écho dans l'imaginaire québécois d'après-guerre*» (p. 82). En effet, seulement quatre romans écrits par des anciens combattants et ayant la guerre pour thème central furent publiés entre 1945 et 1959. Tous évoquent la guerre comme étant une expérience incommunicable. Parmi ceux-ci *Neuf jours de haine* de Jean-Jules Richard qui mériterait d'être davantage lu et étudié de nos jours. Il a d'ailleurs été réédité dans la collection de poche *Bibliothèque Québécoise* en 1999. Ces quatre romans connurent une réception discrète et retinrent peu l'attention des chercheurs. L'analyse qu'en fait Béatrice Richard s'avère éclairante. Analyse que le lecteur pourra poursuivre en consultant *Hostilités, guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*, un collectif dirigé par Paul Bleton dressant un premier panorama en français de la littérature de guerre dont celle du Québec (Éd. Nota Bene, 2001).

Richard aborde ensuite la période allant de 1960 à 1979. C'est la «*décolonisation de la mémoire*» pendant laquelle Dieppe fut présenté comme un complot ourdi contre les Canadiens français (p. 103). Les années de la Révolution tranquille furent marquées par le rejet de la portion canadienne de l'histoire du Québec au nom de l'émancipation nationale provinciale. Les tenants du nationalisme décolonisateur voulurent marginaliser les institutions fédérales parmi lesquelles figure l'armée. Beaucoup de Québécois développèrent ainsi un sentiment d'appartenance à un pays sans armée, effaçant du même coup la mémoire des années précédentes, y compris celle de la guerre, présentée comme quelque chose d'imposé, de subi. Ils en

vinrent ainsi à «oublier» leur participation militaire à ce conflit, cultivant plutôt le mythe de la résistance à la conscription (p. 31).

Dans un tel contexte, les anciens combattants dont «*le sacrifice, les valeurs et les motivations (...) ne cadraient plus avec le nouveau récit collectif*» (p. 101) furent isolés. Certains les considérèrent même comme des traîtres à la solde de l'Angleterre! Comme si le nazisme ne menaçait pas aussi le Québec. Richard montre bien combien le passé demeure tributaire de l'époque qui le juge...

Durant toutes ces années les chercheurs canadiens et québécois négligèrent la question militaire. Selon l'historienne, ce silence proviendrait du faible intérêt des Canadiens en général envers la chose militaire, sorte d'atavisme lié à la situation géographique. Aussi — et surtout peut-être — parce que la guerre demeure un sujet tabou au pays du pacifisme! Cohésion nationale oblige, le Canada anglais, maître des armes, préféra garder le «*silence des vainqueurs*» alors que le Canada français, traumatisé par la Conquête et par le raid de Dieppe, se replia honteusement dans le «*silence des vaincus*», préférant travestir la défaite en tradition antimilitariste. Pourtant, rappelle Richard qui fait ici écho à Desmond Morton dans son ouvrage *Une histoire militaire du Canada*, les conflits forgèrent en grande partie l'histoire du pays. Pensons seulement à la guerre de 1812, aux rébellions de 1837, à la crise de la conscription de 1917 et aux événements d'Octobre 1970...

De 1980 à 1995, l'historienne parle de la «*féminalisation de la mémoire*». On discute davantage de la guerre au Québec depuis les polémiques autour de l'antisémitisme de Lionel Groulx et de l'affaire Bernonville (1994). Mais les anciens combattants demeurent toujours effacés, voire marginalisés dans les manuels scolaires qui les présentent souvent comme des colonisés (p. 122). La mémoire de la résistance et de l'antimilitarisme (affirmative) se consolide notamment à travers la production littéraire qui fait de plus en plus référence à la guerre. Toutefois, la pléthore d'héroïnes romanesques qui en émergent relègue les figures masculines du déserteur ou du combattant au second plan. Ici, la mémoire de Dieppe, essentiellement militaire et aliénante, est devenue «*un symbole suffisamment puissant et évocateur pour constituer la principale allusion, sinon la seule, aux opérations militaires outre-mer* » (p. 135)... Exit donc les héros d'Italie, de Normandie, de Hollande et d'Allemagne! Dommage pour ces hommes.

Le livre, tiré d'une thèse d'histoire soutenue à l'UQAM, est convaincant, dense, passionnant et son style journalistique rend la lecture agréable. Mais la présentation et la bibliographie amènent quelques remarques. La table des matières aurait gagné à être davantage exhaustive en reprenant tout simplement les sous-titres du texte. Par ailleurs, et c'est un mal répandu chez les

éditeurs, les notes se trouvent en fin d'ouvrage. Cela facilite la lecture, dit-on... La bibliographie est une version allégée de celle de la thèse (celle-ci compte bien 290 pages et non 390 comme il en est fait mention dans le livre). Le chercheur perd ainsi quelques références intéressantes, portant notamment sur la réception critique des quatre romans écrits par des anciens combattants. Mais l'essentiel demeure : la bibliographie contient les œuvres littéraires québécoises portant sur la guerre et les monographies consacrées à Dieppe. Certains titres ne figurent toutefois pas dans la partie recensant les témoignages écrits par des anciens combattants. Tant qu'à mentionner les œuvres de Pierre Sévigny (qui combattit en France en 1944), de Charly Forbes et de Georges Verrault (qui fut prisonnier de guerre au Japon), on aurait aussi pu ajouter les *Mémoires du Général Jean V. Allard*, les *Lettres de guerre d'un Québécois* de Jacques Gouin, *Le régiment de Maisonneuve vers la victoire*, de Gérard Marchand, *Je les ai vus mourir* de Lucien A. Côté et *La Normandie en flammes, journal de guerre de Gérard Leroux*. Cela dit, voici un outil clair et fort pertinent pour amorcer une réflexion sur les traces que les guerres ont laissé dans la mémoire québécoise !

SÉBASTIEN VINCENT
Maîtrise, histoire
UQAM

NOTE ET RÉFÉRENCE

1. Quant à la place de la guerre dans le cinéma québécois, on consultera l'ouvrage de Louis Brosseau, *Le cinéma d'une guerre oubliée*, VLB, 1998.

Verrette, Michel, *L'alphabétisation au Québec 1660-1900. En marche vers la modernité culturelle*, Montréal, Septentrion, 2002, 192 p.

Comme son titre l'indique, cet ouvrage donne matière à réflexion sur la modernité culturelle en étudiant le développement de l'alphabétisation au Québec entre 1660 et 1900. Il s'inscrit tout à fait dans la ligne des débats historiographiques à propos du retard culturel du Québec. La société québécoise a-t-elle souffert d'un degré d'instruction moindre que les autres sociétés